

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 70 (1931)
Heft: 20

Artikel: Pas mal calculé
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-223921>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



ONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Agence de publicité Amacker
Palud 3, Lausanne.



IENA DE L'ASCEINCHON

SEDE-VO que l'è qu'on *professu de théologie*. Binsu que n'est pas dâi mot qu'on pouésse dere en patois. On lè z'emplièye pas prâo soveint. Et cliâio monsu on lè reincontre pas ti lè dzo dein noutrè velâdzo, principalement pas dein lè cabaret. Sè pas se sarant prâo induquâ po djuvî âo binocle âobin âo yasse à quatro sein sè fère remaufâ pè lo camerardo. Mâ po tot lo resto sant suti quemet tot, po cein que l'ant recordâ ti lè lâvro et principalement cliâio de la Bibllia. L'è leu que recordant lè menistre et que sant l'âo régent. Vo vâide bin que n'è pas dâo pan de nialle, mâ dâi coucon de fliâio de farina de tota première qualitâ. Et dâi z'ami dâo bon Dieu, allâ pî!

Dan, ora que vo z'îte espliquâ on bocon, pu vo contâ stasse que l'è asse veretâllia que lo sè-lâo dâo tsauteimps l'è rovilleint.

L'êtâi lo dzo de l'Asceinchon, quemet stâo dzo, justameint. Clli monsu lo professu sè promenâve dein on galé velâdzo dâo payî quand ie vâi su on otto onna pancarta que sè desâi que lâi avâi sta vèprâ quie onna reuniion. L'êtâi onna secte d'on église que l'avâi on nom pas quemet cliâio de per tsî no. Sè finessâi ein *iste*. Qu'è-te âo justo. N'ant pas su mè lo dere. N'è pas *ébéniste*, mâ l'è on mot que sè fine dinse, et la cougnâisso pas ellia secte.

Monsu lo professu la cougnessâi pas mé assebin et quand l'a vu clli l'écretoura su l'ottò s'è peinsâ :

— Vu allâ à clia reuniion po vère que l'è. D'ailleu, dein ti cliâio prîdzo on lâi appreind rein de mau.

Et lo vaitéc que l'eintre dedein. Lo pâilo ètâi plliein de dzein et principalement de fenne. L'a trovâ tot parâ onne petite pllièce à n'on banc devant, iò lâi avâi dâotrâi dzein que plliorâvant. Le parâit que dèveissant racontâ l'âo vya et fère état de sè repeindre de ti l'âo pètsi.

Manque pas. Tot d'on coup, vaitéc sa vilhîe vesena que sè dresse su sè piaute et que coumeince à dere tot cein que l'avâi fé et quinta delâo l'avâi d'ître dinse onna serpeint. Aprî l'a ètâ lo tor âo vesin. Et que demandâve perdon assebin !

Quand stisse l'a zu botsî de s'acchounâ, vaitéc la vilhîe que fâ dinse âo monsu :

— Et vo, Monsu, du que vo z'îte su clli banc, volîâi-vo pas vo repeindre assebin ? Quin metî âi-vo ?

— Ie su professu de théologie.
— Cein fâ rein, fâ la vilhîe que l'a cru que l'êtâi on metî à sè repeindre, lo bon Dieu fâ grâce, quemet se dit, « *même au plus grand des pécheurs.* »
Marc à Louis.

PAS MAL CALCULE

DEUX campagnards du village de T. sont en dispute. L'un traite l'autre de chenapan. L'autre lui répond par un soufflet. Un gendarme mis au courant du conflit conseille au giflé de porter plainte.

— Pas de ça, répond le giflé, ça ne regarde personne, je puis me laisser gifler, c'est mon affaire. Le soir du même jour, il s'en va trouver son adversaire et lui raconte le propos du gendarme.

— Sais-tu, Hans, lui dit-il, tu as un cochon gras dans ton « boëton », j'en ai aussi un chez moi. On cochon, c'est mon avocat qui le mangerait. Ton avocat « boulotterait » mon cochon. C'est ce qui arriverait sûrement si nous mêlions la justice dans notre affaire. Nous ferons boucherie pour notre compte et c'est nous qui mangerons les cochons. Qu'en dis-tu ?
— Appuyé, dit l'autre, tu es beaucoup moins bête que je croyais.



DANSES ET DANSES D'HIER ET AUJOURD'HUI

DA danse a toujours été et peut demeurer une excellente distraction familiale. Elle le serait surtout si l'on en revenait aux danses pathiques que les contorsions importées de chez les nègres.

Précisément, un courant se dessine en faveur de ces vieilles danses. Une œuvre lyrique, récemment montée à l'Opéra de Paris, *Virginie*, reconstruit un bal où l'on revoit toutes les jolies danses de naguère : la valse, la polka, la mazurka, la schottisch et aussi le quadrille. Ah ! le quadrille, le bon vieux quadrille, que l'on dansait à quatre ou à huit, le joyeux quadrille avec ses cinq figures variées, qui fournissait, aux danseurs habiles, l'occasion d'impressionnants « cavalier seul ». Personne ne sait plus le danser aujourd'hui. Quelles maladresses quand quelques amateurs, las des danses nouvelles, tentent de s'y essayer en quelque soirée ! La jeunesse dansante du jour en reste bouche bée. C'était pourtant le quadrille qui animait les bals d'antan. Et dans certains, comme le quadrille des lanciers, tout le monde, y compris les mamans et les graves papas qui s'ennuyent maintenant à se décrocher la mâchoire, trouvaient l'occasion de se divertir tout autant que les jeunes.

Il paraît que cette reconstitution obtint le plus grand succès. Tant et si bien qu'on ne parle de rien moins que de la rentrée en faveur de ces belles danses du temps jadis.

C'est qu'elles avaient une grande qualité : elles étaient franchement rythmées, et c'est pour cela qu'elles étaient avant tout des danses gaies. Au contraire, les danses d'aujourd'hui ne sont que rythmes brisés, syncopés ; et ma foi quand on frise la syncope, vous conviendrez que c'est plutôt triste !

De nos jours, après la guerre, les danses à la mode ne sont plus des danses entraînantes, ah !

pour ça non. Regardez un peu ceux qui les dansent, c'est-à-dire les jeunes d'aujourd'hui, et dites-moi franchement s'ils ont l'air de s'amuser ? Visiblement, ils se livrent à un travail compliqué plutôt qu'à un plaisir. Assurément, ils ne sont pas sans grâce, la jeunesse est toujours gracieuse ; mais rien là du sport harmonieux et naturel qu'était la danse, la vraie, celle où les danseurs n'ont qu'à se laisser entraîner au rythme de la musique... C'est peut-être pour cela que les braves gens, ne sachant plus quoi danser, s'abstiennent.

* * *

Quant à la résurrection de la bonne vieille chanson, il y aurait bien aussi un effort à faire.

La chanson de jadis s'identifiait avec le sentiment populaire. Elle tirait son inspiration des grands événements, graves ou joyeux, du pays. Elle exprimait les éternels sentiments de l'homme au milieu des peines et des joies de la vie, évoquait les métiers, les paysages et les provinces, se faisait alertement frondeuse contre les abus du pouvoir.

Elle avait un tour qui la distinguait entre tous les pays du monde : l'esprit et la grâce y brillaient, la pitié et la tendresse transparaissaient sous l'ironie charmante. Elle reflétait l'infinie variété de nos terroirs. Et quand, actuellement, dans un concert, lors d'une audition artistique, on exhume ces petits chefs-d'œuvre du passé, c'est, dans un auditoire qui ignorait tout cela, une émotion profonde et une joie non dissimulée.

On a trop oublié nos vieilles chansons. Pis encore, on ne chante plus du tout.

A chaque étape de l'histoire, la chanson a donné le ton de nos préoccupations nationales. Quand l'historien se penchera sur notre époque, il sera stupéfait de trouver si peu de ces témoignages. C'est un curieux signe des temps.

Dans un wagon, revenant de chez eux, du Valais, quelques soldats braillaient :

J'ai ma combine !...

Un brave capucin se leva et pria ces soldats de chanter autre chose que ce stupide refrain.

Vous pensez peut-être que ces citoyens-soldats entonnèrent une de nos bonnes chansons romandes ? Non, ils ne trouvèrent rien de mieux que d'entonner :

C'est pour papa, etc.

La musique stupide des jazz symbolise le déséquilibre de la vie sociale. Nulle place au sentiment, nulle place à l'esprit, à la gaieté. On danse sur des rythmes de marche funèbre, avec des déhanchements tristes. On chante sans conviction des refrains sortis de bouges.

Il faudrait changer tout cela.

Danser, chanter, chez soi, avec les parents et les amis, c'est encore une manière de faire fleurir la bonne vie de famille.

Toujours en peine. — Une jeune veuve passe dans les bureaux d'une compagnie d'assurance pour retirer l'argent d'une police prise par son mari.

— Je suis très peiné de la perte que vous venez de faire, lui dit l'agent.

— C'est cela, répond la veuve ; vous autres hommes vous êtes toujours peiné quand vous voyez une femme avoir la chance de faire un petit peu d'argent.